

## Chapitre 3

Mon séjour dans l'Hérault touche à sa fin, puisque je repars demain soir, dimanche. Et c'est tant mieux. Mon désir pour Yan me taraude tant et si bien que j'ai hâte de rentrer à Paris pour l'assouvir dans d'autres bras. Quelle tristesse que ce garçon magnifique soit tabou de par sa jeunesse et sa filiation. En plus, je me suis attaché à lui. Maintenant, je me demande comment je vais pouvoir me le sortir de la tête.

Pendant que ses parents et sa petite sœur sont au marché, lui et moi nous retrouvons en tête à tête, à l'ombre du vieil amandier, assis sur des serviettes de bain. Nous remplissons la mission confiée par Solange : récolter tous les pignons – fruit sec dont elle raffole – de l'imposant tas de pommes de pin qui attend nos doigts patients. Le bocal en verre qu'elle nous a remis est déjà rempli au quart. Tout en œuvrant, nous évoquons notre excursion d'hier à Saint-Guilhem-le-Désert.

Torse nu dans son short en jean effiloché, l'éclat de sa beauté me brûle les yeux. Sa peau est dorée comme un bon pain. J'en arrive à lui en vouloir de ne pas se couvrir d'un tee-shirt. Je le soupçonne de prendre un malin plaisir à m'allumer, même en l'absence de signe ostentatoire de sa part. La force de l'émotion qui s'impose à moi dès que je me trouve près de lui est tellement inhabituelle. Ça m'épuise.

J'aime tout de lui, sa voix, sa gestuelle, son visage... J'adore sa bouche charnue au dessin ineffable, ses sourcils droits et fournis, tellement masculins, ses yeux de fauve, vifs ou rêveurs. Il possède le regard le plus vivant qu'il m'ait été donné de croiser. Il a toujours les cheveux en pagaille comme s'il venait de se lever, exactement comme son père. Cette indiscipline capillaire doit être héréditaire. Sur lui, elle est sexy à pleurer. Dès qu'il se trouve dans mon champ de vision, j'oublie le sinistre hiver et l'atroce printemps qui viennent de m'être infligés. Il n'y a plus que lui, sa grâce solaire, la pureté de ses traits, son corps merveilleux... Il y a aussi ce supplice nouveau de la rêverie érotique tout éveillé, des scènes douces, tendres et torrides qui n'ont rien à voir avec mes fantasmes habituels.

Ce garçon m'inspire un grand respect. M'imaginer connaître le plaisir avec lui me plonge dans un état indescriptible. Ceci est inédit dans l'histoire pourtant bien fournie de mes attirances. Le regarder m'est un plaisir intense autant que douloureux. Il faut que j'arrête. Revenons à mes pignons de pin.

On discute comme deux vieux copains. Ses mains sont belles, veinées comme j'aime, bien sculptées, déjà celles d'un homme. On parle maintenant d'études. À sa demande, je lui narre les péripéties de mon bac, des souvenirs auxquels je n'ai pas songé depuis des siècles. Lui me raconte un peu son année de première, le comportement déconcertant de certains profs. Il est calme et posé, soigne le choix de ses mots. Sa maturité ne cesse de m'étonner. Plus on se côtoie, plus on parle, et plus notre complicité se confirme. Quand il me sourit, je meurs un peu.

\*

Il est trois heures de l'après-midi, tout est calme dans la maison. La chaleur me pèse. De la fenêtre de ma chambre, j'aperçois Solange endormie dans une chaise longue à l'ombre de l'opulente haie des lauriers roses. J'essaie de lire, mais mon esprit vagabonde. Sur les dix bouquins que j'avais prévu de dévorer, j'ai réussi à en terminer trois. Bien piètre score ! Je descends à la salle à manger, où il fait un peu plus frais, et m'installe dans le canapé avec un verre de jus d'orange. Jean-Louis lit le journal dans le fauteuil en face de moi en piquant du nez. Tout est calme dans la pièce aux volets à demi-clos. J'observe les mouches infatigables en déprimant à moitié. Je pense vaguement à mon retour à Paris. Soudain, Yan est à côté de moi, parfumé d'été, torse nu, comme toujours... Je ne l'ai même pas entendu arriver.

— Je sors me balader. Ça te dit de venir avec moi ? chuchote-t-il afin de ne pas réveiller son père qui s'est finalement assoupi.

Par cette chaleur ? Il a perdu la tête. Je lui demande s'il plaisante. Il m'explique qu'il s'agit d'un endroit rafraîchissant près du barrage où court le Salagou, le ruisseau qui alimente le lac. Je ne suis pas très enthousiaste à l'idée de quitter la pénombre protectrice de la maison, pourtant je me laisse convaincre très vite. On s'éclipse, non sans s'être munis auparavant de quoi nous protéger la tête, une casquette pour lui, un chapeau de paille pour moi. Il me dit qu'il ne faut marcher que vingt minutes, mais vingt minutes, par un temps pareil, c'est une heure !

— Tu laisses tomber Marius aujourd'hui ?

— Non, c'est qu'il fait trop chaud pour sortir les chevaux. Je n'irai qu'à dix-huit heures.

Nous foulons le sol rouge écrasé de soleil dont je devine la brûlure sous la semelle de corde de mes espadrilles, puis quittons bientôt les abords du lac où les estivants se délassent. Tout bruisse de la vie des insectes. Des sauterelles aux ailes bleues jaillissent à chacun de nos pas. Yan marche devant. La grâce équilibrée de sa silhouette m'hypnotise et je ne sens ni les griffures sur mes mollets ni les piqûres de moustiques. Arrivés au barrage, nous slalomons entre fourrés épineux et rochers pendant ce qui me semble encore une éternité, puis nous pénétrons un bois dense de saules et de chênes. Déjà, j'entends le bruit de l'eau vive.

— Et voilà, on est arrivé, me dit-il, rayonnant.

— Bel endroit !

Il n'a pas menti. C'est un véritable paradis. Le cours d'eau limpide et vigoureux est serti à la perfection dans un lit de terre sanguine bordé d'herbe. Et, c'est vrai, la fraîcheur qui s'en dégage imprègne l'air juste comme j'en rêvais. Il envoie valser au hasard sa casquette et ses tongs, et met les pieds dans l'eau glacée. Moi, je me contente d'y plonger la main. Quel délice ! Je m'asperge la figure.

— Tu viens souvent ici ?

— De temps en temps, quand j'ai envie d'être seul, tranquille. Pour te dire, je n'ai jamais croisé d'autres créatures vivantes que des perdrix, des lapins ou des hérissons.

— Si je comprends bien, tu me fais un honneur donc ?

— Regarde ça !

Il me désigne deux libellules bleu nuit nacré, des demoiselles, qui volettent, se posent, repartent, dansent... Les élégants insectes lui ont permis d'éluder ma question. J'oublie de la réitérer en le voyant se dévêtir intégralement en deux gestes. Short et maillot se retrouvent en petit tas à ses pieds. J'en reste bouche bée, le cerveau en panique.

Il s'avance dans le lit du ruisseau, à quelques pas de nous. Apollon adolescent s'offrant à ma vue en même temps que sa peau à la brûlure de l'eau glacée... N'est-ce que de l'impudeur ? Je l'admire. Que pourrais-je faire d'autre ? Le soleil qui perce les feuillages caresse sa nudité, ondule sur ses courbes. Ma gorge se noue. Tout cela va tourner au supplice, je le savais. Je n'aurais pas dû venir. Je suis décidément trop con. Pourquoi me fait-il ça ? Se doute-t-il seulement de sa cruauté ? Je me laisse glisser au pied du vieux chêne tordu et moussu, derrière moi, les jambes molles, assommé.

Caché derrière mes verres fumés, je me repais de ce que j'aime le plus voir, la nudité masculine dans sa perfection. Je lui en veux.

— Viens, Yvan ! Elle est trop bonne ! me lance-t-il.

Mais, je suis tétanisé. Une soudaine envie de fumer me saisit. Moi qui ai arrêté depuis dix ans, c'est dire si la tension monte. Je me rabats sur une graminée et la mâchouille nerveusement. Je me le répète pour la énième fois depuis mon arrivée ici : ce garçon est à peine sorti de l'enfance, ce garçon est le fils de Jean-Louis, ce garçon est tabou. Dussé-je en devenir fou, dussé-je ignorer tous les signaux qu'il me lance et qui, de toute façon, proviennent sans doute de mon imagination libidineuse, je ne le toucherai pas. Mouillé, nu, magnifique, il revient s'ébrouer auprès de moi comme un jeune chien fou, s'amuse à m'éclabousser. J'évite de regarder son sexe. Enfin, j'essaie. Non, je n'y arrive pas. Heureusement que j'ai pris mes lunettes de soleil. J'ai envie de pleurer. Il est parfait. De là aussi, il est parfait. Je le savais.

— Qu'est-ce qu'elle est froide ! On ne peut pas rester longtemps, mais je t'assure, ça fait un bien dingue ! Pourquoi tu n'y vas pas ?

Je décide de faire comme lui : semblant de rien. Les bras derrière la tête et les jambes étendues, croisées l'une sur l'autre, je lui souris en affectant la nonchalance.

— Je suis bien ici. . .

Il n'insiste pas et s'assoit dans l'herbe moussue. Une main posée à dix centimètres de ma jambe et l'autre, languide, abandonnée sur son genou plié, il contemple le ruisseau de son air impénétrable. Il a le dos constellé de gouttes, un rayon les fait scintiller sur sa nuque. Il me suffirait de tendre le bras pour le toucher. Avec une vertigineuse clarté, je visualise mes doigts sur son omoplate, glissant jusqu'à son cou, puis dans ses cheveux humides. Cela lui plaît, il courbe un peu la tête pour accueillir le doux contact. . . Peut-être n'attend-il que cela. Je suis sûr qu'il n'attend que cela. Mais, je ne bouge pas. Je suis terrifié, pris au piège. Il faut absolument que je garde la tête froide. Après tout, sa nudité n'est peut-être que l'expression du bien-être assumé d'un garçon à l'aise dans son corps, et c'est tout. . . Je ferme les yeux en essayant de m'en convaincre et je prends une décision ferme : s'il ne fait rien de plus explicite, je ne ferai rien non plus. S'il veut quelque chose, qu'il me le fasse savoir et basta ! Vaguement rasséréiné par cette mise au point, et oubliant du même coup l'interdit absolu dont je l'avais nimbé, j'essaie de me laisser aller au son plaisant de l'eau proche. Il faut simplement que je garde les yeux fermés le plus longtemps possible, le temps de me reprendre.